

d'enquête qui est aussi l'une des marques caractéristiques du travail de B.F., comme le souligne Claude Lévi-Strauss dans la préface de l'ouvrage : « Parcourir le pays, enquêtant dans les temples, déchiffrant [...] des symboles oubliés dans les images pieuses distribuées aux fidèles, curieux de littérature populaire autant que de philosophie, B.F. entraîne le lecteur dans des aventures intellectuelles passionnantes et pleines d'inattendu. »

Ces aventures ne sont jamais le fruit du hasard. Elles sont l'aboutissement d'un long cheminement qui passe par une érudition sans faille et une curiosité qui ont fait de B.F. un arpenteur inlassable de l'archipel. C'est pourquoi les ethnologues, tout autant que les historiens des religions, trouveront une mine de renseignements, pris aux sources les plus diverses, sur les avatars des divinités présentées, sur leurs processus adaptatifs et sur la transformation des cultes qui leur ont été rendus au cours de l'histoire japonaise. Mais la véritable assise sur laquelle repose les interprétations savantes de B.F. s'appuie sur l'examen, sans cesse renouvelé, du syncrétisme religieux japonais ; c'est-à-dire de l'amalgame opéré entre le bouddhisme, sous ses formes variées, et la multitude de cultes locaux avec lesquels il entra en contact. C'est à l'encontre de ce syncrétisme toujours vivant, en dépit de la tentative d'éradication du bouddhisme à l'époque Meiji, que B.F. se plaît à déployer ses efforts pour nous en faire comprendre toute la complexité, offrant ainsi aux comparatistes un nouveau terrain d'investigation.

Les réflexions conclusives que B.F. expose à la fin d'une présentation du « dieu-roi » Bishamon-ten, résument parfaitement sa méthode : « J'espère vous avoir conduits à penser que, dans une recherche d'une telle nature, il est nécessaire de faire appel à toutes sortes de documents écrits, oraux ou figurés, des plus apparemment « sérieux » aux plus familiers, des plus anciens aux plus contemporains, des plus généraux à ceux qui sont de simple diffusion locale — cela à condition, bien sûr, de savoir les situer dans leur contexte et d'en faire la critique. » (p. 121)

Malgré les soixante-huit illustrations reproduites en fin de volume, nombre de divinités décrites et analysées par l'A. n'ont pu, pour des raisons éditoriales et à cause de l'absence de l'A., être jointes au texte. Il reste, heureusement, les références bibliographiques qui permettent de combler cette lacune.

Jean-Pierre Berthon.

120.15

GILLMAN (Ian),
KLIMKEIT (Hans-Joachim).

Christians in Asia Before 1500. Richmond Surrey, Curzon, 1999, 391 p. (bibliogr., cartes, index).

Ce livre sur l'histoire prémoderne des communautés chrétiennes d'Asie est né du constat que les chrétiens d'Occident ignoraient généralement tout au sujet de ces dernières et que cette ignorance était largement partagée par les intéressées, mal informées sur les chrétiens asiatiques du passé. Il embrasse les quatorze siècles d'histoire qui vont des débuts du christianisme à l'émergence des empires coloniaux occidentaux et couvre un espace lui aussi très vaste. De son titre l'Asie est en effet à prendre dans son sens géographique le plus large puisque y sont englobées les régions situées entre le lieu de naissance du christianisme — l'Israël moderne — et la Chine, en passant par l'Arabie, la Syrie, l'Arménie et la Géorgie, la Perse, l'Afghanistan et l'Asie centrale, l'Inde et l'Asie du Sud-Est. Étant donné l'étendue géographique couverte et la durée chronologique concernée, il n'offre pas du neuf dans tous les domaines, mais il comble pourtant un vide en présentant une synthèse intelligente et parfaitement maîtrisée de l'ensemble des connaissances accumulées, y compris en tenant compte des travaux les plus récents et les plus difficilement accessibles car disséminés dans des journaux de recherche à faible diffusion.

L'ouvrage répartit sa matière en 12 chapitres. Les trois premiers ont une portée générale, les suivants sont consacrés chacun à une communauté chrétienne particulière. Une brève conclusion termine l'ensemble.

Après une introduction qui précise les intentions des auteurs, le deuxième chapitre présente les éléments scripturaux et théoriques indispensables pour s'y retrouver dans les différentes successions apostoliques qui jouèrent un rôle central dans l'organisation des Églises chrétiennes de l'Occident comme de l'Asie, chaque Église mettant en avant l'autorité supérieure de son fondateur pour se légitimer. Les A.A. donnent une bonne idée des enjeux qui s'attachent à la revendication d'une fondation apostolique à travers l'exemple des chrétiens de saint Thomas (Inde). Ce choix est d'autant plus parlant que la question des origines garde toute son actualité pour cette communauté chrétienne qui, à la différence d'autres communautés anciennes d'Asie, a survécu jusqu'à nos jours. Il y a deux thèses en présence : selon l'une, l'apôtre Thomas a évangélisé l'Inde, selon l'autre, aucune preuve historique ne permet de l'affirmer. Mais, comme le soulignent les A.A., on ne saurait en conclure

que la première thèse est nécessairement erronée. En réalité, elle n'est ni plus ni moins fondée que celle qui relie l'Église de Rome à la prédication de saint Pierre, même si les histoires classiques du christianisme ont accordé plus de validité à la tradition latine qu'à la tradition indienne. Le troisième chapitre permet de se repérer dans les grandes interprétations théologiques qui sont à la base des principales formes de christianisme de l'époque considérée. Les A.A. apportent à cet égard d'utiles précisions sur le lien existant entre chaque interprétation et tel groupe social, tel siège régional de pouvoir ecclésiastique ou encore tel centre de décision politique. Aussi le lecteur aborde-t-il l'histoire particulière des différents christianismes d'Asie bien éclairé sur la manière dont les prétentions à l'orthodoxie et les accusations réciproques d'hérésie se déploient sur un fond de rivalités mutuelles qui n'étaient pas uniquement nourries par des différences théologiques.

Les huit chapitres suivants sont donc chacun consacré à exposer l'histoire et les caractéristiques d'une des communautés chrétiennes établies en Asie avant le XV^e siècle. Sont passées successivement en revue celles de Syrie et Palestine, Arabie, Arménie et Géorgie, Perse, Inde, Asie centrale, Chine et Asie du Sud-Est. Bien que chaque chapitre soit indépendant et couvre l'ensemble de la période de temps choisie pour une région donnée, l'ouvrage n'en est pas moins pensé et construit comme un tout et il se prête à de nombreuses lectures croisées qui augmentent son intérêt. C'est sur cet aspect que je veux d'abord attirer l'attention ici, car la spécificité de l'histoire événementielle de chaque communauté concernée et la complexité de ses idées religieuses rendent difficile un traitement de détail.

L'un des thèmes récurrents de l'ouvrage est que le christianisme n'a pas attendu les bateaux portugais pour atteindre l'Asie, même si certains paraissent encore l'ignorer. La propension à confondre les chrétientés asiatiques et les conquêtes coloniales – résultat de plusieurs siècles d'hégémonie occidentale –, n'est pas seulement inexacte sur le plan des faits historiques, elle vaut encore aux communautés chrétiennes concernées pas mal de déboires. Très conscients de ce problème, les A.A. veillent à éviter tout ethnocentrisme occidental, qu'il soit national, rituel ou théologique. Ils insistent donc sur le fait que dans les premiers siècles l'évangélisation s'est déployée à partir du berceau originel non de l'Occident vers l'Orient, mais bien dans deux directions opposées, vers l'Europe d'une part et vers l'Asie de l'autre. Aussi certaines contrées d'Asie furent-elles évangélisées avant l'Europe, et pas seulement celles du

Moyen-Orient ; par exemple, le christianisme était implanté en Inde au IV^e siècle, sinon avant, et il était arrivé en Chine au début du VII^e siècle, c'est-à-dire un siècle avant le début de la prédication de saint Boniface en Allemagne. Cela ne signifie pas qu'avant l'époque des « grandes découvertes », l'Europe ne fut pas pourvoyeuse de missionnaires à l'extérieur de son propre territoire, mais simplement qu'elle ne joua à date ancienne qu'un rôle mineur dans l'évangélisation de l'Asie. Avant le XVI^e siècle sur le terrain asiatique, ce sont les formes orientales qui l'emportent même si, là encore, les histoires classiques du christianisme ont tendu à souligner le rôle des premiers missionnaires européens, – surtout franciscains pour la période considérée –, et à laisser dans l'ombre l'activité des missionnaires asiatiques.

Le rôle éminent des missionnaires nestoriens, notamment de l'Église de Perse, dans l'évangélisation de l'Asie est un autre thème qui traverse l'ouvrage. Il n'est pas exagéré de dire que grâce à leurs efforts, le nestorianisme fut la forme de christianisme la plus répandue en Asie entre la fin du V^e siècle et l'émergence de l'islam au milieu du VII^e. L'ouvrage illustre abondamment la manière dont les formidables présence et influence des Nestoriens se firent sentir dans la plupart des régions étudiées. Signalons en particulier les beaux développements qu'il consacre au mode d'expansion du nestorianisme dans les contrées s'étendant de l'est de la Perse à la Chine, c'est-à-dire dans une région largement ouverte aux influences extérieures, et tout au long d'une voie – la Route de la Soie –, si propice aux échanges commerciaux et religieux. Les A.A. montrent que la puissance de l'organisation missionnaire nestorienne reposait de façon prioritaire sur les moines – modèles de vie chrétienne en Asie centrale – et sur les monastères, qui étaient autant de centres de contact et de foyers de dissémination.

Un autre mérite de l'ouvrage est de prêter attention à chaque environnement particulier. L'histoire du christianisme en Asie jusqu'au début du XVI^e siècle est un mélange d'avancées spectaculaires et de reculs brutaux, qui les unes et les autres ont tenu autant aux conditions sociales, politiques et économiques locales qu'à la manière dont les chrétiens ont interagi avec les autres groupes culturels et religieux présents sur le même territoire qu'eux. Les A.A. ont l'art de rendre intelligible la manière dont les différentes communautés chrétiennes se sont adaptées à la culture d'accueil et y ont aussi laissé leur empreinte. Ils montrent comment, partout, elles ont construit leur identité propre en procédant à un savant dosage entre des élé-

ments apportés de l'extérieur et des matériaux appartenant au patrimoine local. Fidèles à leur souci d'éviter l'écueil de l'ethnocentrisme occidental, ils soulignent que les emprunts aux substrats culturels et religieux, bien que systématiquement considérés avec suspicion par les histoires classiques du christianisme (encore elles !), ne sont ni plus ni moins légitimes que les nombreuses traces des pensées platonicienne, aristotélicienne, stoïcienne et néo-platonicienne rencontrées dans les formes latines et grecques.

Les efforts des chrétiens d'Asie pour forger leur communauté n'ont pas été sans susciter des tensions avec les cultures d'accueil, qu'elles aient été grecque, arabe, perse ou chinoise. Certaines d'entre elles furent de nature linguistique. Celles qui accompagnèrent l'émergence de la langue syriaque (à Antioche au II^e siècle) puis son utilisation comme langue théologique et liturgique par les premières communautés chrétiennes de l'Inde, de la Chine et d'une grande partie de la Mésopotamie en sont une excellente illustration. L'ouvrage consacre de remarquables pages au rôle joué par ce dialecte de l'araméen dans la formation de l'identité religieuse et culturelle de différentes Églises orientales. Les questions religieuses furent naturellement une autre source de tensions pour les communautés chrétiennes d'Asie. Cela se manifesta sous deux formes. D'une part, les chrétiens ne cessèrent de s'entre-déchirer dans d'interminables querelles théologiques, qui semblent avoir été d'autant plus féroces que leurs protagonistes vivaient près des sièges ecclésiastiques ou des centres de savoir. L'Asie mineure et l'Asie centrale offrent des cas d'école particulièrement passionnants pour saisir l'extraordinaire pluralité des formes du christianisme en présence. En Asie centrale, par exemple, au milieu du XIII^e siècle – époque à laquelle les premiers latins (les franciscains), envoyés par le pape Innocent IV, arrivent à la cour du Khan mongol et laissent de précieux témoignages –, se trouvaient déjà là des Nestoriens, des Jacobites monophysites ainsi que des Arméniens. D'autre part, les tensions tinrent à ce que, partout minoritaires, les communautés chrétiennes durent trouver et conserver leur place au sein de différentes configurations religieuses (l'hindouisme en Inde ; l'islam dans toutes les régions du Moyen-Orient et d'Asie Mineure, le bouddhisme plus à l'est).

Bien documenté, comprenant de nombreuses cartes et schémas et écrit dans un style vivant, ce livre est un très utile ouvrage de référence. Il comporte une importante section bibliographique destinée à aider le lecteur à pousser plus loin et un index général utile, même si un index thématique (et donc plus

détaillé) aurait été appréciable pour pénétrer dans cette somme foisonnante.

Catherine Clémentin-Ojha.

120.16

GOUYON (Pierre-Henri).

Les Harmonies de la Nature à l'épreuve de la biologie. Évolution et biodiversité. Paris, INRA, 2001, 89 p. (bibliogr., illustr.).

Dans cet ouvrage, P.-H.G. montre comment la biologie évolutive déconstruit les unes après les autres les représentations idéales de la nature.

Au début du XVII^e, les gravures illustrant les traités de botanique témoignent des croyances partagées à l'époque : la vision de la nature ne comporte pas de limites très claires entre les catégories. Par exemple, les poissons et les oiseaux avaient selon ces croyances, une origine commune : un arbre dont les feuilles se transforment en poisson ou en oiseau selon qu'elles tombent dans l'eau ou sur terre.

À partir de Linné qui affirme la permanence des espèces, le critère de filiation prend le pas sur le critère de ressemblance. Papillon et chenille deviennent de la même espèce. Les espèces tiennent leur origine d'un Créateur tout puissant qui accorde à ses créatures une certaine liberté avec leur aspect extérieur mais pas celle de passer d'une espèce à l'autre. Les espèces ont été créées pour obtenir une nature harmonieuse au moment de la Création. La biodiversité c'est la différence entre les espèces et c'est elle qu'il faut préserver. Cette vision linnéenne persiste de nos jours chez certains conservateurs de la nature pour lesquels chaque chose doit rester à la place où l'a mise le Créateur et également chez les généticiens qui privilégient l'étude du génotype et considèrent que le phénotype (l'individu) n'a que peu d'intérêt.

Darwin, dont la théorie va remplacer le fixisme de Linné, propose l'idée qu'au sein de l'espèce, existent des variations, une diversité génétique. La compétition entre individus de la même espèce produit la sélection et celle-ci est à l'origine des espèces. Pour Darwin, la diversité dans l'espèce et la diversité entre espèces sont de même nature. Alors que doit-on maintenir dans la biodiversité : le nombre d'espèces différentes ou la diversité génétique au sein des espèces ?

Avec la sélection comme origine de l'existence des espèces, Darwin pose le problème de l'hérédité des variations. Les visions de l'hérédité ont elles aussi beaucoup évolué : depuis la théorie de la préformation selon laquelle les individus existaient en réduction dans les gamè-